



## LES MODES PARISIENNES.

Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> Marendaz, r. S. Honoré, 46 — Chapeau de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la  
Chaussée d'Antin, 18 — Plumes de Millery, élève de Batton, r. de Ménil, 12 — Robe de M<sup>me</sup> Fauny et  
Facherie, r. de la Chaussée d'Antin, 33 — Fichu de M<sup>me</sup> Payan, r. Vivienne, 13 — Bracelets de Darce,  
Passage des Panoramas, 55 — Gants Mayex, r. de la Paix, 26.

Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





L. J. R.

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
MAGASINS à la MODE. — JACQUES L'AVEUGLE (P  
et dernière partie), par E. LEGOUVÉ. — CAUSERIES  
— ÉCOLE DE NATATION DE L'HÔTEL LANCRET. —  
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



On a vu, cependant, pour  
aux grandes chaleurs, des  
modes presque abandon-  
nées pour les toilettes de  
la matinée : de ce nom-  
bre sont les robes légères,  
les manches courtes, et les  
peignoirs blancs en mous-  
seline unie garnis devant  
par de la valenciennes ou en mousseline brodée  
à petits pois ou à petits dessins. Il n'est pas rare  
de rencontrer maintenant une femme en peignoir  
blanc uni, en chapeau de paille de fantaisie, de  
riz ou d'Italie, orné d'une branche de fleurs blan-  
ches, et qui, pour compléter ce costume, a un  
mantelet de mousseline brodée garni de volants  
frangés. Les mantelets doivent avoir une garni-  
ture enroulée autour, mais qui, devant, forme  
un col. Le bas de la robe se place dans le bas du  
mantelet, derrière, et s'arrête, en diminuant de

largeur, au-dessus des bras. Les festons de  
ces mantelets sont très-jolis à larges crêtes de  
soie, aux couleurs, aux ornements; nous conseillons  
pour tout le dernier genre, qui, moins joli d'as-  
pect, paraît cependant mieux que l'autre à  
l'épreuve de l'usage. Le patron de mantelet  
que nous avons donné dimanche dernier est le  
modèle ordinairement employé pour mousseline,  
crêpe ou taffetas. On doit comprendre qu'il est de  
taille moyenne, et qu'il devra être agrandi un  
peu pour une personne grande et forte.

Toutes les robes de mousseline de soie, de  
mousseline de coton imprimée et de barège se  
font à manches courtes, auxquelles on ajoute à  
volonté des bouts de manches pareilles ou blan-  
ches, et ces robes ont des volants.

Quant aux redingotes de taffetas, ce sont tou-  
jours les jolies passementeries de Bertheley qui  
les ornent, ou, pour mieux dire, qui les brodent;  
car on emploie de petites passementeries à jour  
et très-légères dont on compose une broderie de  
devant de robe, au milieu de laquelle on ajoute  
quelquefois une rangée de boutons; mais ces bro-  
deries improvisées ne nuisent pas aux broderies  
au crochet et au passé, qui sont encore très à la  
mode; ce n'est qu'une variété de plus dans la ro-  
quette. Nous avons vu quelques-unes de ces der-  
nières robes dont le corsage, fait au bas, avait sa broderie  
continué jusqu'à la couture du dessous de la robe.

Un chapeau de paille de riz, haute et étroite,  
orné d'une guirlande de roses roses et blanches,  
— une redingote de taffetas d'Italie blanc bouton-  
née devant par de doubles grelots de soie, — un  
mantelet de crêpe ou de taffetas à volants décou-



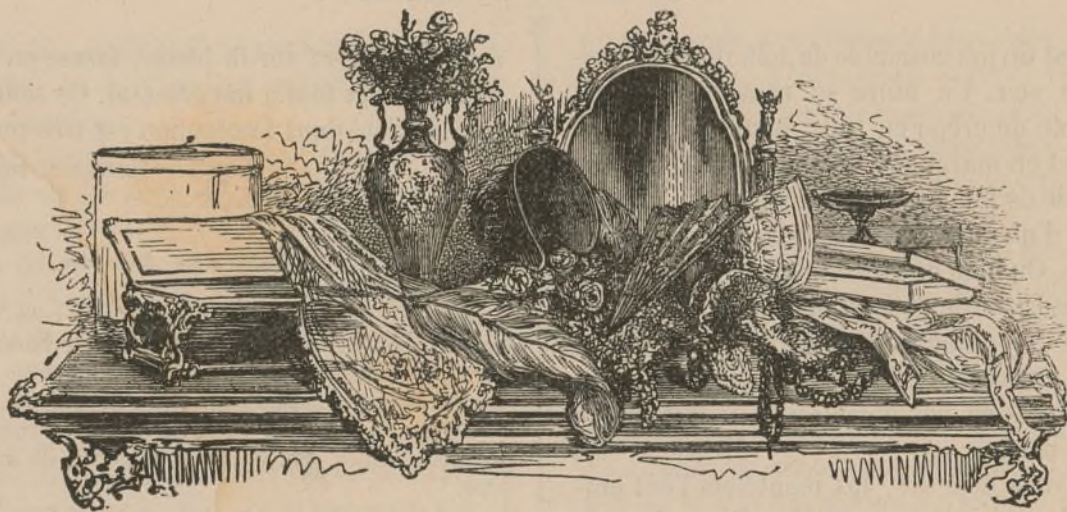


# LES NOUVELLES FEMMES.

Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> Mareudat, r. de la Paix, 10. — Chapeau de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la  
Chaussée d'Antin, 18. — Plumes de Millery, chez de Watou, r. de Valenciennes, 11. — Robe de M<sup>me</sup> Fauny et  
Sachetie, r. de la Chaussée d'Antin, 18. — Tichu de M<sup>me</sup> Payan, r. Vivienne, 13. — Basclet de Darche,  
Rafaye des Panoramas, 15. — Gants Mayer, r. de la Paix, 10.

Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
MAGASINS A LA MODE. — JACQUES L'AVEUGLE (2<sup>e</sup>  
et dernière partie), par E. LEGOUVÉ. — CAUSERIES.  
— ECOLE DE NATATION DE L'HÔTEL LAMBERT. —  
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



On a vu reparaître, grâce aux grandes chaleurs, des modes presque abandonnées pour les toilettes de la matinée : de ce nombre sont les robes légères, les manches courtes, et les peignoirs blancs en mousseline unie garnis devant par de la valenciennes ou en mousseline brodée à petits pois ou à petits dessins. Il n'est pas rare de rencontrer maintenant une femme en peignoir blanc uni, en chapeau de paille de fantaisie, de riz ou d'Italie, orné d'une branche de fleurs blanches, et qui, pour compléter ce costume, a un mantelet de mousseline brodée garni de volants festonnés. Ces mantelets doivent avoir une garniture tournant autour, mais qui, devant, forme revers; un autre rang se place dans le bas du mantelet, derrière, et s'arrête, en diminuant de

hauteur, de chaque côté des bras. Les festons de ces garnitures sont plus jolis à larges crêtes de coq, soit mates, soit ordinaires; nous conseillons pourtant ce dernier genre, qui, moins joli d'aspect dans son neuf, résiste mieux que l'autre à l'épreuve du blanchissage. Le patron de mantelet que nous avons donné dimanche dernier est le modèle ordinairement employé pour mousseline, crêpe ou taffetas. On doit comprendre qu'il est de taille moyenne, et qu'il devra être agrandi un peu pour une personne grande et forte.

Toutes les robes de mousseline de soie, de mousseline de coton imprimée et de barège se font à manches courtes, auxquelles on ajoute à volonté des bouts de manches pareilles ou blanches, et ces robes ont des volants.

Quant aux redingotes de taffetas, ce sont toujours les jolies passementeries de Bertheley qui les ornent, ou, pour mieux dire, qui les brodent; car on emploie de petites passementeries à jour et très-légères dont on compose une broderie de devant de robe, au milieu de laquelle on ajoute quelquefois une rangée de boutons : mais ces broderies improvisées ne nuisent pas aux broderies au crochet et au passé, qui sont encore très à la mode; ce n'est qu'une variété de plus dans la toilette. Nous avons vu quelques-unes de ces dernières robes dont le corsage, fait un peu ouvert du bas, en gilet, avait sa broderie de corsage continuée jusqu'à la couture du dessous de bras.

Un chapeau de paille de riz, forme jardinière, orné d'une guirlande de raisins noirs et blancs, — une redingote de taffetas d'Italie blanc boutonnée devant par de doubles grelots de perles, — un mantelet de crêpe ou de taffetas à volants décou-



pés, forment un joli ensemble de toilette pour promenade du soir. Un autre se compose souvent d'une capote de crêpe en tulle bouillonné ornée d'un plumet en marabout, — d'une robe de mousseline de soie de nuance tendre garnie de plusieurs volants, — d'un mantelet de mousseline unie garni de dentelle. Ou bien encore d'un chapeau de paille d'Italie évasé orné de deux plumes tournées autour de la forme, — d'une redingote gris-perdrix brodée devant au crochet et au passé, garnie par des boutons-grelots en passementerie, — d'un châle de dentelle noire.

Nous l'avons déjà dit, les mantelets l'ont emporté sur les visites; et ces dernières ne sont plus de mise que le soir, dans les jardins, pour le voyage, en un mot pour le négligé. Expliquer cette préférence est facile : on a porté et aimé beaucoup les écharpes unies garnies de toute manière; aux écharpes garnies ont succédé les mantelets. Il a fallu faire une sorte d'étude pour porter les unes et les autres avec grâce, et de là est résultée une manière de tenir les bras très-rapprochés du corps, mouvement qui fait draper le mantelet ou l'écharpe. Aussi le premier principe du maître à danser, qui recommande d'*arrondir les bras*, est-il tombé en discrédit; la mode lui a joué ce mauvais tour : de quoi n'est-elle pas capable!...

Les mantelets ont donc changé l'attitude des bras, et, si nous conservons les mantelets, c'est pour rester fidèles à la mode amenée par eux : fidélité qui durera ce que durent les modes!

Parmi nos abonnées, il en est qui vont prendre les eaux : à celles-ci nous avons raconté longuement les toilettes nouvelles qui se faisaient dans les meilleures maisons de modes pour ces fêtes de la fashion; mais il en est aussi qui vont habiter, tout l'été, les châteaux et les maisons de campagne, et, malgré les promenades champêtres et les plaisirs de la vie campagnarde, il est bien des heures inoccupées et que les dames cherchent à remplir en les employant à des travaux d'aiguille. A ces dernières, nous avons donné l'*Album de tapisserie*; nous leur donnerons très-prochainement une planche de broderie nouvelle. On fait dans ce moment un ouvrage facile et qui est en grande faveur; ce sont des pantoufles brodées sur coutil de fil fond-blanc rayé rouge ou bleu : on prend donc de modeste coutil rayé; au bord de chaque rayure, on coud une petite ganse-soutache en or, puis, entre ces rayures, on fait un point de chausson en soie rouge. Peut-être nos élégantes lectrices ne savent-elles pas ce que c'est qu'un point de chausson, et nous avouons que l'explication en sera peu poétique; mais qu'importe, si le résultat est satisfaisant : le point de chausson est celui qui se fait pour retenir le rabat des coutures des bas qu'on raccommode; l'assemblage de la scutache d'or avec ce point rouge au milieu sur la

raie blanche et sur la bleue, forme un ensemble charmant et tout à fait oriental. Ce sont des pantoufles d'été dont l'exécution est très-prompte.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

*Toilettes des eaux.* — Robe de tulle rose tournée en spirale formant quatre jupes bordées de blonde de soie; corsage drapé; nœuds-page sur l'épaule; agrafes de fleurs variées ayant au milieu une fleur d'eau.

Guirlande de fleurs. Robe de crêpe ornée de petits rubans de satin. Berthe de crêpe garnie de même que la jupe.

#### MAGASINS A LA MODE.

Le magasin de Tahan, au coin du boulevard et de la rue de la Paix, n'a pas à se plaindre de ce qu'on appelle ici la morte-saison causée par le départ de la plus belle partie de la population pour la campagne et les voyages, car il vient chez nous à cette même époque beaucoup d'étrangers et tous veulent voir les jolis meubles, les nécessaires, les boîtes merveilleuses, les coffrets à bijoux, à gants, en un mot tous ces petits meubles dont l'élégance est devenue proverbiale, et qu'il est indispensable d'avoir dans un ménage fashionable. Aussi Tahan a-t-il de nombreux visiteurs.

De là chez Mayer (1) il n'y a qu'un pas, et on le fait toujours; car il faut être bien ganté, et Mayer a les gants les plus fins. Il faut de jolies cravates, des glands algériens pour coiffure, de petits tabliers coquets, des sacs, des bourses, le tout élégant, à la mode, et tout cela se trouve dans le magasin de Mayer.

Chez Guerlain (2), même succès, car c'est chez lui qu'on trouve les meilleurs parfums, les pâtes onctueuses, et Dieu sait si elles sont nécessaires par ce temps d'excessive chaleur qui dessèche tout, verdure, fleurs et teint de lis. Mais, à l'aide de l'oléine Guerlain, de sa poudre de riz, on vient à bout de tout, même du temps! et l'on répare les ravages.

Tout à côté se trouve une maison dont la vogue est immense, c'est celle des demoiselles Josselin (3). Qui ne connaît ce nom célèbre dans la fashion? est-il une femme un peu désireuse de la finesse et de la grâce de sa taille qui n'ait fait faire des corsets dans cette maison? qui sait mieux que les demoiselles Josselin dissimuler un peu trop d'embonpoint à l'aide d'un corset habilement coupé? qui sait mieux rendre un corset flexible et avantageux pour une femme délicate et souffreteuse? Personne assurément n'a compris

(1) Rue de la Paix, 26.

(2) Rue de la Paix, 14.

(3) Rue de la Paix, 43.



cette spécialité de la toilette sous le point de vue de l'élégance et de l'hygiène mieux que les demoiselles Josselin.

Vagueur-Dupré (1) : magasin charmant rempli d'éventails et d'écrans de tout genre. Il ne se compose pas une corbeille ou coffret de mariage sans que deux ou trois éventails n'y prennent place ; c'est Vagueur-Dupré qui les fournit. Dans ce moment on choisit beaucoup chez lui de grands éventails simples, éventails d'été pour la voiture, le jardin : il faut une collection de ces éventails autant que des chapeaux de jardin.

Les ombrelles de madame Lemaréchal sont toujours à grand succès, d'abord parce qu'elle en a un immense choix : ombrelles-marquise pour la voiture, ombrelles unies pour le matin, ombrelles à manches d'ivoire sculpté, ombrelles brochées Pompadour : c'est à l'infini. Ensuite ses ombrelles sont à des prix modérés, quoique dans toutes les conditions de l'élégance.

Qui ne connaît le magasin tout rempli de dentelles noires ou blanches, de châles et d'écharpes, de dentelles noires devenues indispensables *de par la mode*? Certes les magasins de Violard (2) sont les plus connus parmi les femmes du monde ; c'est là qu'on choisit chaque jour les volants de robe, les cols et les manchettes de point d'Alençon ou de Valenciennes, d'Angleterre ou d'application de Bruxelles ; là que s'achète la robe de mariage en dentelle pour le soir, et les garnitures de la redingote du matin ; là enfin que se complète toute toilette féminine.

Pour les mantelets de taffetas ou de mousseline brodée, les écharpes, les coiffures et les garnitures de robes de bal, on s'adresse à madame Barthélemy (3), parce que cette dame a un goût parfait pour tous ces jolies articles de nouveauté. Elle a aussi un petit pardessus nommé caraco, qui est très en faveur pour le jardin : nous le recommandons à l'attention des dames châtelaines.

Chez Darche (4) on choisit toujours les bijoux à la mode, bracelets, épingles, clefs de montre et charivaris ; bijoux d'été que le joaillier de Son Altesse M. le prince de Joinville fait faire avec autant de soin qu'il en apporte aux belles parures de l'hiver.

## Jacques l'Aveugle.

(SUITE ET FIN.)

— Mais, dit le jeune homme, quand M. Desgranges n'était pas là ?

— Ah ! quand il n'était plus là, répondit Jac-

ques, j'avais des moments bien durs : je pensais à mes yeux... c'est si beau le jour ! O Dieu ! s'écria-t-il avec douleur, si jamais je revoyais clair, je me lèverais à trois heures du matin et je ne me coucherais qu'à dix heures du soir pour *amasser* plus de jour !

— Jacques ! Jacques ! lui dit sa femme.

— Tu as raison, Julienne... il m'a défendu d'être triste ; c'est qu'il s'en apercevrait, monsieur. Croiriez-vous que, quand ma tête a été mauvaise la nuit et qu'il arrive le matin, rien qu'en me regardant il me dit : « Jacques, vous avez pensé à cela ! » Et alors il me gronde, ce cher ami. Oui, ajouta-t-il avec une expression de joie, il me gronde, et cela me fait plaisir, parce qu'il veut rendre sa belle parole méchante et qu'il ne le peut pas.

— Et comment vous est venue l'idée de vous faire porteur d'eau ?

— C'est encore lui qui l'a eue. Est-ce que j'ai des idées, moi?... Je commençais à n'être plus si chagrin, mais l'ennuyance me prenait : à trente-deux ans, être assis toute la journée sur une chaise ! Il se mit alors dans l'idée de m'instruire, comme il me disait, et il me racontait de belles histoires : la Bible, l'histoire d'un vieil aveugle comme moi, appelé Tobie ; l'histoire de Joseph, l'histoire de David, et puis il me les faisait répéter après lui... Mais, cette tête, c'est dur, ça n'a pas été habitué à apprendre, et je m'ennuyais toujours de mes bras et de mes jambes.

— Et il nous tourmentait tous comme un loup-garou, dit la femme en riant.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit le brave homme en riant aussi, je devenais méchant. Voilà donc qu'il arrive et qu'il me dit :

» — Jacques, il faut vous mettre à travailler.

» Je lui montre mes pauvres mains brûlées.

» — C'est égal, je vous ai acheté un fonds de commerce.

» — A moi, monsieur Desgranges ?

» — Oui, Jacques, un fonds où l'on ne met jamais de marchandises et où il y en a toujours.

» — Il vous a donc coûté bien cher, monsieur Desgranges ?

» — Rien du tout, mon garçon.

» — Qu'est-ce que c'est donc que ce fonds-là ?

» — La rivière.

» — La rivière ! vous voulez que je sois pêcheur ?

» — Du tout : porteur d'eau.

» — Porteur d'eau ! mais des yeux ?

» — Des yeux ! à quoi que ça sert ? me dit-il : est-ce que les chevaux de brasseur en ont, des yeux ? Quand on en a, on s'en sert ; quand on n'en a pas, on s'en passe. Allons, allons, vous êtes porteur d'eau.

» — Mais un tonneau ?

» — Je vous en donnerai un.

» — Mais un haquet ?

» — Je l'ai commandé au charron.

(1) Rue de la Paix, 49.

(2) Rue de Choiseul, 2.

(3) Rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis.

(4) Passage du Panorama, 55.



» — Mais des pratiques ?

» — Je vous donne la mienne d'abord : dix-huit francs par mois (ce cher ami, il me payait l'eau aussi cher que le vin) : d'ailleurs il n'y a à dire ni oui, ni non ; j'ai congédié mon porteur d'eau, vous ne voulez pas que ma femme et moi nous mourions de soif !

» — Cette chère madame Desgranges ? par exemple !

» — Ainsi, mon garçon, dans trois jours, à l'ouvrage ; et vous, madame Jacques, venez .. Et il emmène Julienne.

— Oui, monsieur, reprit la femme, voilà qu'il m'emmène : il commande des bretelles de cuir, il me fait acheter des roues, il m'enharnache ; nous étions tout ahuris, Jacques et moi... mais arrêtez-vous donc, quand M. Desgranges vous presse ! Et, au bout de trois jours, nous voilà au tonneau, lui attelé et tirant, moi derrière lui et poussant ; nous étions honteux en traversant le village comme si nous avions fait quelque chose de mal... il nous semblait que tout le monde allait se moquer de nous... Mais M. Desgranges était là, lui, dans la rue : « Allons, Jacques, courage !... » Cahincaha... nous arrivons, et le soir il nous met dans la main une pièce d'argent en nous disant...

— En nous disant, s'écria l'aveugle avec émotion : « Jacques, voilà vingt sous que vous avez gagnés aujourd'hui. » Gagné !... monsieur, songez donc... gagné ! Il y avait quinze mois que tout ce que je mangeais on me le donnait. C'est bien bon de recevoir des bonnes personnes, c'est vrai ; mais le pain que l'on gagne, comme qui dirait moitié blé, moitié seigle, cela nourrit bien plus ! Et puis, c'était fini... je n'étais plus la femme ! j'étais ouvrier ! j'étais ouvrier ! Jacques gagne sa vie ! »

Une sorte d'exaltation brillait sur sa figure.

« Comment ! lui dit le jeune homme, votre tonneau suffit pour vous faire vivre ?

— Pas lui tout seul, monsieur ; mais j'ai encore un autre état.

— Un autre état !

— Hé ! oui donc ! la rivière, ça coule toujours, excepté quand ça gèle ; et, comme dit M. Desgranges, les porteurs d'eau ne sont pas fortune avec le cristal : alors il m'a donné un état d'été et un état d'hiver.

— Un état d'hiver ! »

M. Desgranges rentrait à ce moment ; Jacques l'entendit.

« N'est-ce pas, monsieur Desgranges, lui dit-il, que j'ai un autre état que celui de porteur d'eau ?

— Sans doute.

— Lequel donc ?

— Il est scieur de bois.

— Scieur de bois !... c'est impossible ! Comment mesurer la longueur des bûches, déterminer le trait de scie ? comment couper le bois enfin sans vous couper ?

— Oh ! me couper ! monsieur, reprit l'aveugle avec une charmante nuance de suffisance : d'abord j'ai été scieur de long autrefois, et la scie, ça me connaît ; pour le reste, on l'apprend, je vais à l'école, quoi ! On me met un tas de bois sous le hangar, supposons ; mon bois à gauche, ma scie et ma genouillère devant moi, et une bûche qu'il faut scier en trois. Je prends une ficelle, je la coupe grand comme le tiers de la bûche, voilà une mesure. A chaque trait de scie, je l'essaie, et ça va, ce qui fait que, maintenant tout ce qui se brûle et tout ce qui se boit dans le village, cela regarde Jacques.

— Sans compter, ajouta M. Desgranges, qu'il est encore commissionnaire.

— Commissionnaire ! reprit le jeune homme de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, quand il y a quelque course à faire à Melun, je mets ma petite fille sur mon dos, et puis va ! Elle voit pour moi, je marche pour elle ; ceux qui me rencontrent disent : « Voilà un monsieur qui a les yeux placés bien haut ; » à quoi je réponds : « C'est pour voir de plus loin. » Et le soir il y a vingt sous de plus à la maison.

— Mais n'avez-vous pas peur de vous heurter contre les pierres ?

— On lève les pieds donc ; et puis je suis habitué : je viens bien de Noisemont ici tout seul.

— Tout seul ! comment vous orientez-vous ?

— Je prends le vent en sortant de la maison, ça me sert de soleil.

— Mais les trous ?

— Je les connais.

— Mais les murs ?

— Je les sens : quand on approche de quelque chose d'épais, monsieur, l'air arrive bien moins vif au visage ; ce n'est pas que quelquefois on attrape de rudes coups... comme, par exemple, si quelqu'un a laissé une petite charrette à bras sur le chemin... on ne se méfie pas... vlan !... à toi, pauvre quinze-vingts ! Mais, bah ! qu'est-ce que cela fait ? Il n'y a que quand je m'égare, comme avant-hier... Oh ! alors...

— Vous ne me parliez pas de cela, Jacques ? dit M. Desgranges.

— J'ai été pourtant bien embarrassé, mon cher ami. Pendant que j'étais ici, le vent avait changé ; je ne m'en aperçois pas, je m'en vas ; mais, au bout d'un quart d'heure que j'étais dans la plaine de Noisemont, me voilà perdu, perdu à ne plus oser bouger. Vous la connaissez, la plaine : pas de maisons, pas de passants. Je m'assois par terre, j'écoute ; après un petit moment, j'entends comme qui dirait à deux cents pas un bruit d'eau qui coule ; je me dis : « Si c'était le ruisseau qui est en bas de la plaine ! » Je vais à tâtons du côté du bruit ; j'arrive... c'était le ruisseau. Alors je me raisonne comme ça : l'eau descend du côté de Noisemont et le traverse ; je vais y mettre ma





main, je sentirai le courant, je le suivrai, et j'arriverai.

— Bravo! Jacques!

— Oui, mais l'eau était si basse et le courant si faible, que ma main ne sent rien; j'y trempe le bout de mon bâton, mon bâton ne bouge pas. Dame! je me grattais la tête... enfin je me dis : « Mais que je suis sot! et mon mouchoir!... » Je le prends, je l'attache au bout de ma canne; bientôt je le sens qui s'en va à droite tout doucement, tout doucement... Noisemont est à droite! me voilà parti, et j'arrive chez Julienne, qui commençait à être inquiète...

— Ah! s'écria le jeune homme, c'est admi... »

Mais M. Desgranges l'arrêta vivement, et, l'emmenant à l'autre extrémité de la chambre :

« Silence! lui dit-il tout bas, pas d'admirable; ne corrompez point par l'orgueil la simplicité de cet homme: regardez-le, voyez comme son visage est tranquille, calme, après ce récit qui vous a ému; il s'ignore lui-même, ne le gêtez pas.

— C'est si touchant! reprit le jeune homme à voix basse.

— Sans doute, et pourtant sa supériorité n'est pas là. Mille aveugles ont trouvé ces ingénieuses ressources, mille les trouveront encore; mais ce perfectionnement moral! mais ce cœur, ce cœur qui s'est ouvert si vite aux consolations élevées, ce cœur qui a accepté si ardemment le rôle de victime, ce cœur enfin qui l'a fait vivre! car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est son affection pour moi; sa chaleureuse reconnaissance l'a rempli tout entier et l'a soutenu... Il a vécu, parce qu'il a aimé! »

A ce moment, Jacques, qui était resté au fond de la chambre, entendant qu'ils se parlaient bas, se leva doucement, et, avec une délicate discrétion, dit à sa femme :

« Allons-nous-en sans faire de bruit.

— Vous partez déjà, Jacques?

— Je vous gêne, mon cher monsieur Desgranges.

— Non, restez encore! »

Et son bienfaiteur le retint en lui tendant cordialement la main; l'aveugle saisit cette main à son tour, et, la serrant avec force contre sa poitrine :

« Mon cher ami! mon cher bon ami! vous me permettez de rester encore un peu! Que je suis donc content de me sentir près de vous! Quand je suis trop triste, je me dis : « Jacques, le bon Dieu, à cause que tu as beaucoup souffert, te mettra peut-être dans le même paradis que M. Desgranges; » et cela me fait du bien. »

Le jeune homme sourit de cette naïve tendresse qui croyait à une hiérarchie dans le ciel. Jacques l'entendit.

« Vous riez, monsieur; c'est que, il n'y a pas à dire, c'est cet homme-là qui a refait Jacques! aussi je le rêve toutes les nuits!... Je ne l'ai ja-

mais vu, et je le reconnaîtrais! Oh! Dieu! si je retrouvais mes yeux, je le regarderais toujours... toujours... comme la lumière, jusqu'à ce qu'il me dit : « Jacques, va-t'en, tu m'ennuies... » Mais il ne me le dirait pas, il est trop bon!... Si je l'avais connu il y a quatre ans, j'aurais voulu le servir pour ne jamais le quitter!

— Jacques! Jacques! » lui dit M. Desgranges en l'interrompant.

Mais le brave homme ne se contenait plus.

« Rien que de savoir qu'il est dans le village, ça me rend le cœur bien aise : je n'ose pas toujours entrer, mais je passe devant la maison, c'est toujours ça; et, quand il s'en va en voyage, je me fais conduire par Julienne dans la plaine de Noisemont, et je lui dis : « Tourne-moi vers l'endroit par où il est parti, pour que je respire l'air du côté où il est. »

M. Desgranges lui mit la main sur la bouche, Jacques s'arrêta.

« Vous avez raison, monsieur Desgranges, ma bouche est une bête; il n'y a que mon cœur qui ait de l'esprit. Allons, femme, reprit-il gaiement et en essuyant les grosses larmes qui roulaient dans ses pauvres yeux, allons faire la soupe aux enfants; adieu, mon cher bon ami... adieu, monsieur. »

Et il s'éloigna, agitant son bâton devant lui. Au moment où il mettait la main sur la clef, M. Desgranges le rappela :

« Jacques!

— Monsieur Desgranges!

— Que je vous annonce une nouvelle qui vous fera plaisir : je devais quitter le village cette année, mais je viens de faire un bail de cinq ans avec ma propriétaire!

— Vois-tu, Julienne!... dit-il à sa femme en se retournant, que je t'avais bien dit qu'il devait s'en aller!

— Comment, repartit vivement M. Desgranges, j'avais tant défendu qu'on vous en parlât!

— Oui, mais ça, dit-il en montrant son cœur, ça voit clair : j'avais déjà entendu, il y a un mois, quelques petits mots qui avaient commencé à me mettre la tête à l'envers, quand, dimanche dernier, voilà que votre propriétaire m'appelle, et elle me fait bien plus d'amitié qu'à l'ordinaire, me promettant qu'elle aura soin de moi, qu'elle ne m'abandonnera pas. En me retournant, je dis à Julienne : « Femme, M. Desgranges va quitter le village, *cette dame m'a consolé.* »

Quelques instants après il était parti.

ERNEST LEGOUVÉ.

### Causeries.

\* On ne sait pas assez que l'idée d'une école de natation à l'eau chaude nous vient de M. de Balzac.



Ce maréchal de la littérature se distrait de ses travaux intellectuels en inventant des entreprises industrielles. C'est ainsi qu'il a récemment fondé une société pour exploiter les anciennes mines abandonnées par les Romains en Sardaigne.

Cette société, établie au capital social de vingt millions, avait pour directeur M. de Balzac; pour ingénieur, M. de Balzac; pour bailleur de fonds, M. de Balzac; il s'était réservé toutes les actions.

C'est à grand'peine que ses plus intimes amis ont pu en obtenir quelques-unes. Il en a refusé à M. de Rothschild.

Malheureusement pour l'entreprise, lorsqu'on s'est présenté sur les lieux on a découvert que les mines étaient comblées depuis des siècles. Sans cela, M. de Balzac aurait gagné pas mal de millions.

C'est alors qu'il s'est rejeté sur l'Ecole de natation à l'eau chaude. D'abord il avait eu l'intention de chauffer la Seine, et il avait soumis à l'Académie les plans d'une chaudière monstre. L'Académie a fort approuvé la chaudière, mais l'administration s'est opposée à son exécution.

Elle a sagement pensé que les goujons ne consentiraient jamais à vivre dans l'eau chaude; qu'ils émigreraient en masse, entraînant avec eux les barbillons.

C'est alors que M. de Balzac s'est rejeté sur l'Ecole de natation des Champs-Élysées. Il s'occupe maintenant à compléter cette puissante institution par l'établissement :

1° D'une école de natation à l'eau de Cologne;

2° D'une école de natation au lait;

3° D'une école de natation à l'essence de rose.

Pour cela il fait creuser des bassins dans le quartier des Champs-Élysées, dont toutes les maisons se trouveront ainsi parfumées sans qu'il en coûte rien aux locataires; ce qui doit contribuer à augmenter considérablement la valeur des propriétés.

Si Paris ne nage pas, ce ne sera certainement pas la faute de M. de Balzac : l'illustre baigneur n'a rien négligé pour cela.

Les marchés sont conclus avec les divers fournisseurs d'eau de Cologne et d'essence de rose. Quant au lait, on le fabriquera avec de l'amidon.

Le fameux parfumeur Birotteau fournira l'eau de Cologne et l'essence de rose. L'illustre Gaudissart dirigera l'usine pour la fabrication du lait.

\* M. Scribe vient d'arriver à Naples; à peine débarqué, il demanda un calessino et se fit conduire à Portici.

Là il loua une chaumière, une barque, des filets et un bonnet rouge. Après quoi il écrivit à M. Mélesville :

« J'abandonne décidément le théâtre, mon cher ami, je vous prie d'avertir tous mes collaborateurs que je me suis fait pêcheur napolitain, le bonheur est dans la sardine. Adieu. »

MAZANIELLO-SCRIBE.

M. Mélesville montra cette lettre dans une assemblée générale de la Société des auteurs dramatiques. Aussitôt il fut décidé qu'on enverrait à Naples une députation pour prier M. Scribe de changer de résolution.

Pendant ce temps-là, l'illustre écrivain se livrait aux douceurs de son nouveau métier. Voici ce qu'un de nos amis nous mande sur la situation de M. Scribe :

A l'aurore, il paraît sur la grève en manches de chemise, les jambes nues jusqu'au-dessus du genou, le cou orné de trois scapulaires. Il chante :

Amis, la matinée est belle !  
Sur le rivage assemblons-nous...

Quand il s'est assemblé, il guide gaiement sa nacelle, et des vents brave le courroux.

Après deux heures de pêche, il rentre dans sa cabane et vide ses filets pleins de rois des mers. S'il n'a pris aucun roi des mers il est triste.

M. Scribe n'a qu'un souci après la pêche, c'est l'esclavage de son pays; il veut secouer le joug de l'Espagne, il chante toute la journée le fameux duo :

Amour sacré de la patrie

avec son valet de chambre, qu'il décore du nom de Pietro.

Il y a huit jours à peu près, la députation des auteurs dramatiques est arrivée à Portici. Elle s'est rendue tout de suite auprès du célèbre académicien.

« Non, mes amis, non, s'est écrié M. Scribe en les voyant, je ne veux pas de la couronne que vous m'offrez, je veux rester pêcheur napolitain.

Ah! loin des cours coulez, mes jours !  
Je hais l'intrigue, je fuis la brigue;  
Point de bonheur dans la grandeur !

On n'a pu en tirer que cette barcarolle.

La députation est de retour à Paris. Le jour de son départ, M. Scribe soutenait que Pietro l'avait fait empoisonner par jalousie.

Il demandait le chemin du Vésuve, pour aller s'y précipiter à la suite de sa sœur Fenella.

On ne l'a retenu qu'en lui montrant qu'il était encore nécessaire au peuple de Naples pour chasser les Espagnols. M. Scribe compte abdiquer après ce dernier effort, et se vouer exclusivement à la pêche du roi des mers.

\* Dans quinze jours le congrès scientifique va se réunir à Marseille. Nous avons sous les yeux le programme des questions à résoudre.

Une surtout nous a paru mériter une sérieuse considération de la part des savants de tous les pays.

« Est-il vrai que le Dante ait eu l'intention d'écrire la *Divine Comédie* en provençal ? »

Voilà ce qu'il s'agirait de savoir. Mais comment parvenir à la source de la vérité ?

Depuis que je suis au monde, j'entends dire : Dante eut l'intention d'écrire la *Divine Comédie* en provençal; mais après ça, je ne saurais l'affirmer.

Du reste, s'il a eu cette intention, quelles raisons ont pu l'empêcher de l'exécuter ?

Puisque le congrès scientifique en est à s'occuper des intentions des individus, voici une série de questions que je prends la liberté de lui soumettre.

Est-il vrai qu'Homère eut l'intention d'écrire l'*Illiade* en étrusque ?

Virgile, l'*Enéide* en arménien; Lucain, la *Pharsale* en hébreu; et Lucrèce son poème en ossète ?

On pourrait rechercher également si beaucoup des auteurs de nos jours ont eu réellement l'intention d'écrire leurs ouvrages en français.

J'aime à croire que le congrès parviendra enfin à s'assurer des véritables intentions de Dante; il serait bien malheureux que la postérité ne sût pas à quoi s'en tenir sur ce point.

En tout cas, nous croyons qu'on pourra, sans nul remords de conscience, prêter à Dante toutes les intentions qui pourront être agréables au congrès. Il n'est pas probable que Dante sorte du tombeau pour le démentir.

#### École de Natation de l'hôtel Lambert.

Décidément l'air s'est ligué avec le feu contre nous; il s'amuse à nous faire respirer des flammes, et, pour lui échapper, nous n'avons d'autre ressource que les bains froids et la natation. Aussi est-ce maintenant au bain que les femmes du monde se donnent rendez-vous, et le lieu qu'elles ont choisi, c'est l'école de natation de l'hôtel Lambert, auprès de la paisible île Saint-Louis. Figu-



rez-vous un édifice élégant et gracieux, un boudoir coquet interdit aux brûlants regards du soleil, mais ouvert aux moindres caprices de la brise. La Seine, qui n'a pas encore reçu le fangeux tribut des ruisseaux de la capitale, y roule des ondes limpides et transparentes dans lesquelles on peut s'ébattre à son aise sans avoir à redouter l'ombre même du danger, grâce aux minutieuses précautions qui ont été prises. Une ceinture verdoyante d'orangers en fleurs fait circuler partout une atmosphère fraîche et embaumée, et, après le bain, un charmant cabinet de toilette vous offre un refuge entre votre femme de chambre et une coiffeuse habile. Éprouvez-vous le besoin de réparer vos forces dépensées en jeux de gymnastique et en apprentissage de pleine eau, entrez dans ce riche salon où se dresse un buffet chargé de glaces napolitaines, de sorbets et de *grani*, le rafraîchissement à la mode. Votre appétit exige-t-il quelque chose de plus substantiel, dirigez-vous vers ce second buffet, dont les émanations trahissent les savoureux produits de l'art des Vatel et des Carême. Voulez-vous vous retirer, votre voiture vous attend à l'ombre du quai de Béthune. Préférez-vous le véhicule public, vingt omnibus passent à côté de vous. Après tant de séductions, tant de petits soins pour la santé et le bien-être des baigneuses, est-il surprenant qu'elles aient adopté l'école de natation de l'hôtel Lambert, et que les médecins recommandent à leurs clientes cet établissement comme le plus hygiénique pour les dames et les jeunes personnes?

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

AMBIGU-COMIQUE. — *Le Marché de Londres*. — Voici encore une brillante victoire que vient de remporter l'Ambigu-Comique. *Le Marché de Londres* est un drame bizarre, excentrique, émouvant, tour à tour semé de situations violentes et de scènes bouffonnes, dans le genre des *Bohémiens de Paris*, dont il est le pendant, et est appelé à un succès tout aussi extraordinaire.

Jetez un coup d'œil sur les originaux qui passent devant vos yeux. Sir Maurice est un gentleman qui n'aime que le peuple et qui méprise la noblesse : il s'est fait manufacturier. Au lever du rideau, vous apercevez la fabrique. Il associe à ses entreprises Richard Davis et Simon Davis, deux hommes du peuple, intelligents, Richard surtout qui invente chaque jour quelque chose pour la fabrique. Sir Maurice fait davantage : il a deux pupilles, l'une noble, l'autre jeune ouvrière ; il marie miss Lucy à Richard, et Anna, la seconde, à Simon.

Vous voyez là aussi sir Harry, un cousin du grand-seigneur, un fat, amoureux de miss Lucy, qui ne l'aime pas, et indifférent pour miss Anna, qui est folle de lui. Il y a aussi un curieux bohémien nommé Chalumeau, et plusieurs autres types populaires sous les noms de Tom-Bob et de Peterpate.

Voilà, pour ainsi dire, l'avenue qui vous introduit dans le drame, dont l'action a pour base le mauvais ménage de Richard et de miss Lucy. La jalousie du mari, la répugnance de la femme prennent des proportions effrayantes. Une lettre, un mot dont la pauvre femme était

innocente, — c'est là le fil de l'intrigue qui, au milieu de scènes que vous diriez fantastiques, bien qu'elles appartiennent à la vie réelle, au milieu des bohémiens de Londres, nous promène à travers les riches salons de sir Richard, dans la plus odieuse des tavernes, près du tunnel de la Tamise, et sur le marché où vous voyez le mari mener sa femme avec un licou et la vendre au plus offrant et dernier enchérisseur.

Le drame se déroule ainsi jusqu'à ce que l'innocence de Lucy soit reconnue, et le rideau baisse sur les honneurs accordés à sir Richard, qui est nommé lord-maire.

Tous ces tableaux ont produit un grand effet, mais la scène du marché a excité les émotions les plus vives et enlevé tous les suffrages. Ce tableau seul suffirait pour justifier le succès extraordinaire qu'a obtenu ce drame si riche de situations, si varié, orné de si magnifiques décors ; les personnages de Richard et de sa femme sont présentés avec vigueur, et supérieurement interprétés par Saint-Ernest et madame Guyon ; le tunnel, la belle vue de Londres qui couronne au dénouement tant de péripéties, ont excité l'enthousiasme. La curiosité des spectateurs a été diversement tenue en haleine depuis la première scène jusqu'à la dernière ; et quand le nom de M. Dennery a été proclamé, toute la salle a retenti d'applaudissements prolongés. *Le Marché de Londres* va tenir brillamment toute la campagne d'été.

Après *Si j'étais homme !* on a donné au Vaudeville : *Oui ou non*, autre nouveauté qui est de MM. Amédée de Beauplan et Jacques Arago. Il n'y a guère qu'une situation dans ce vaudeville, mais elle est fort gaie. M. Goblot est garçon : se mariera-t-il, il n'en sait rien, et sa future belle-mère le presse de dire oui ou non.

Dira-t-il oui ou non ! — Il n'en sait rien ! Il écrit deux lettres, l'une qui dit oui, l'autre qui dit non, et il s'en rapporte au hasard. Il met les deux lettres dans son chapeau et le sort en décide.

Jugez de sa perplexité. Quelle lettre a été envoyée ? Oui ou non ? Heureusement il y a là, tout auprès de lui, deux jolis yeux bleus, une gentille figure, mademoiselle Césarine, et en la regardant Goblot dit oui et jamais non.

Cette donnée est assaisonnée de détails pleins d'originalité et de mots spirituels comme il en échappe à la verve de M. Jacques Arago, et d'ailleurs Bardou est très-plaisant dans le rôle de Goblot.

M. Félix Mendelssohn-Bartholdy vient de terminer la partition d'un oratorio en trois parties, intitulé *Elie*, et qui sera exécuté à la grande fête musicale annuelle de Birmingham (Angleterre), qui aura lieu les 17, 18 et 19 août prochain. En ce moment, ce célèbre maestro travaille à la mise en musique d'un grand-opéra pour la première scène lyrique de Berlin, et dont le principal rôle de femme sera rempli par mademoiselle Jenny Lind. On assure que cet ouvrage sera représenté pour la première fois à l'occasion de la célébration du prochain anniversaire de la naissance de S. M. la reine de Prusse.

On parle beaucoup, dans les salons, d'une aventure qui a pris naissance dans les coulisses et qui s'est dénouée par un acte de désespoir aujourd'hui assez rare. Un jeune homme de vingt-cinq ans, riche, appartenant à une grande famille de la banque, s'est épris tout à coup d'une charmante ingénue qui brille par son talent sur une de nos scènes de vaudeville. Ses hommages ont été repoussés au point que l'ingénue n'a pas accepté les plus honorables propositions d'alliance. Le jeune homme s'est engagé dans les spahis, et il vient de partir pour l'Afrique.

Le nom d'Alexandre Dumas se rencontre toujours lorsqu'il s'agit d'une bonne action. Madame Fusil, qui s'est



fait jusqu'à présent une honorable ressource de sa plume, est atteinte d'une douloureuse maladie au sein, dont le traitement, exigeant du repos, l'a forcée d'ajourner pendant quelque temps la publication de la *Revue des Dames*, malgré les nombreuses souscriptions que le succès de ce petit journal avait obtenues parmi les personnes de la société et les artistes. M. Dumas vient de mettre son théâ-

tre de Saint-Germain à la disposition de madame Fusil pour y donner une représentation ou un concert. On doit espérer que les artistes, dont elle est si connue, s'empresseront de seconder les excellentes intentions de M. Dumas pour une personne qui, après s'être fait un nom dans les arts, a obtenu aussi du succès dans la littérature.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Dieu file, homme as, ON image.  
(Dieu fit l'homme à son image.)

**Château-Rouge.** Dimanche, 12 juillet, Grand Festival dansant. Cette soirée sera plus remarquable encore que les précédentes. L'orchestre de danse, composé de 70 musiciens, exécutera : la *Polka du Château-Rouge*, par M. Laurent aîné; la *belle musique du 72<sup>e</sup> de ligne* jouera de grandes fanfares sur la pelouse. Sur un théâtre disposé exprès, les *quatre Lutteurs anglais*, qu'on a applaudis au Cirque, recommenceront leurs tours d'adresse, d'agilité et de force; M. Achille continuera les exercices des *Grands Danseurs du Roi* par des pas et danses de différents caractères, sur la corde roide. A dix heures et demie un magnifique feu d'artifice de Ruggiéri sera tiré sur la pelouse. Il y aura foule. — *Prix d'entrée* : 3 francs.

**Chaussures d'hommes.** BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Confection de Robes** M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

**Plus de Cheveux blancs!** L'EAU MEXICAINE, de M<sup>me</sup> J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompt et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

PARIS, IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.